

José MARTÍNEZ GÁZQUEZ, *The Attitude of the Medieval Latin Translators Towards the Arabic Sciences*, Florence, Sismel (Micrologus' Library, 75), 2016.

Cette monographie nous offre une excellente promenade à travers l'histoire de l'introduction de la science arabe en Europe au Moyen Âge. Ce processus est le résultat du travail d'un grand nombre de traducteurs, lesquels, entre le x^e et le xiv^e s., ont été fascinés par la richesse scientifique des auteurs arabes, comparée à la *penuria* des sources latines (*Latinorum penuria, Arabum abundantia*). Cette idée apparaît clairement dans le prologue des œuvres traduites en latin que José Martínez-Gázquez cite profusément tout au long de son livre, sans les traduire, bien que les commentaires qui les accompagnent suffisent pour comprendre leur contenu même si le lecteur n'est pas latiniste. Au contraire, les textes en espagnol qui apparaissent vers la fin du livre (p. 173-182) ont fait l'objet d'une bonne traduction anglaise. D'une manière générale, je peux dire qu'il s'agit d'un livre excellent, très riche en informations, basé sur une bibliographie étendue (p. 185-206) et avec un bon index de noms, œuvres et noms de lieux (p. 207-213). D'autre part, le livre en question parle d'une variété de sujets que je vais essayer de commenter ici.

Cette anthologie de textes n'est pas limitée aux prologues des traducteurs. Elle comprend aussi des textes écrits par les transmetteurs des nouvelles connaissances acquises. C'est le cas de Gerbert d'Aurillac (945-1003), le futur Pape Silvestre II, lequel, après avoir fait des études dans la *Marca Hispanica*, a continué à maintenir un contact épistolaire avec Lupitus Barchinonensis (l'archidiacre Seniofredus de la Cathédrale de Barcelone) et avec Miró Bonfill, évêque de Gerona, pour leur demander des textes arithmétiques et astronomiques, de source arabe, qui étaient à leur portée (p. 16-19). C'est aussi le cas de l'équipe formée par Petrus Alfonsi (1062 ?-1130), Adelard de Bath (fl. c. 1120-1152) et Walcher de Malvern (m. 1135) : les deux premiers sont des traducteurs authentiques, mais tous les trois sont responsables de la première introduction de la science arabe en Angleterre au début du xii^e s. (p. 32-46).

D'autre part, le livre traite surtout des traductions faites dans la péninsule Ibérique mais n'oublie pas le travail fait au sud de l'Italie (Constantin l'Africain [1015-1087] et l'école de Salerno pour les traductions médicales, p. 22-24), la traduction du grec de l'*Optique* de Ptolémée par Eugène de Palerme (1154) (p. 50) ainsi que les fréquents rapports avec la culture arabe au temps de Frédéric II (1194-1250) et de son fils Manfred (1232-1266) (p. 103-110). L'a. est au

courant des recherches faites par Charles Burnett sur la connexion Antioche-Pisa, comme résultat des Croisades, qui explique l'arrivée à Pisa de sources orientales qui n'étaient pas connues en al-Andalus et, par conséquent, n'ont pu faire l'objet de traductions hispaniques. Ce rapport est représenté ici par Étienne de Pisa ou d'Antioche (fl. 1127), auteur du *Liber Mamonis*, un traité de cosmologie (p. 24-32) étroitement lié à la traduction latine des livres I-IV de l'*Almageste* de Ptolémée, apparemment traduit par un mystérieux 'Abd al-Masīh de Winchester. Cette traduction dérive de la traduction arabe de l'ouvrage de Ptolémée faite par Thābit ibn Qurra. Nous avons, donc, trois traductions latines de l'*Almageste* : celle d' 'Abd al-Masīh, la version sicilienne anonyme faite directement du grec c. 1160 et, finalement, la traduction de Gérard de Crémone (1114-1187), un auteur qui est arrivé à Tolède mû par son désir de traduire le grand ouvrage de l'Antiquité (*amore Almagesti*) (p. 90-93).

Le processus de traduction de l'arabe en latin dans la péninsule Ibérique a été, sans doute, parrainé par l'Église. Les premiers personnages associés, comme traducteurs ou transmetteurs, aux nouvelles connaissances dans la Catalogne de la fin du x^e s., sont, comme nous avons déjà vu, un archidiacre de la Cathédrale de Barcelone (Lupitus Barchinonensis) et un évêque (Miró Bonfill de Gérone). L'activité de traduction est interrompue au xi^e s., bien que Ibn 'Abdūn (fl. 1100) interdit, dans son livre sur la réglementation du marché, la vente de livres arabes aux chrétiens parce que, d'après lui, ils les traduisent dans leur langue et affirment qu'ils sont, eux-mêmes, les auteurs. Des plaintes similaires apparaissent, dans les sources arabes, après la conquête chrétienne de Murcie (1266) (p. 139-142). Malgré l'interruption au xi^e s., les traductions sont reprises dans la première moitié du xii^e s. à Barcelone par Platon de Tivoli (fl. c. 1132-1146) (p. 78-82) et, dans la vallée de l'Èbre, à Tarazona par Hugo Santallensis (fl. c. 1130) (p. 51-61), et à Tudela par Hermann de Carinthie (fl. c. 1138-1143) (p. 70-77, 156-7) et Robert de Ketton (fl. 1141-1150) (p. 66-69). Tous ces traducteurs sont particulièrement intéressés par les textes astrologiques et, malgré cela, Hugo, au moins, est protégé par l'évêque Michel de Tarazona qui a accès à une bibliothèque située dans une ville proche (Rueda del Jalón), dont l'origine semble être la bibliothèque du roi-mathématicien al-Mu'taman de Saragosse. Cette bibliothèque a été, probablement, utilisée par tout ce groupe de traducteurs et je soupçonne que les travaux de Hermann et Robert ont été parrainés aussi par l'évêque Michel.

À cette époque, l'Église commence à s'intéresser à des traductions de sources arabes qui ne sont pas scientifiques. Pierre le Vénérable, abbé du monastère de Cluny, considère que la réfutation de la religion islamique doit se baser sur une connaissance directe du Coran et de l'histoire du prophète Muhammad (Mahomet). Alors, il entreprend un voyage en Espagne, en 1142, et rencontre Robert de Ketton et Hermann de Carinthie, qui vont devenir le noyau d'une équipe de traducteurs chargée de compiler un corpus latin de sources authentiques sur l'Islam. Les résultats de ce travail seront la première traduction latine du Coran, faite par Robert de Ketton, ainsi qu'une biographie du Prophète (*De generatione Mahumet et nutritura eius*) et un résumé de la doctrine de l'Islam (*Doctrina Mahumet qui apud sarracenos magne auctoritatis est*), les deux derniers écrits par Hermann de Carinthie.

Ce processus va continuer à Tolède. J. Martínez-Gázquez analyse les travaux et les prologues des traducteurs de cette période : Jean de Séville (fl. 1118-1142), Avendauth (fl. 1135-1153), Dominicus Gundissalinus (fl. 1178-1190), Gérard de Cremona (1114-1187), Daniel de Morley (fl. c. 1140-c. 1210), Marc de Tolède (fl. 1210), Michel Scott (m. 1236), Hermann l'Allemand (1205-1272), etc. (p. 82-100, 103-8, 110-2). À Tolède, les traducteurs ont été parrainés par les archevêques de la ville, notamment par Raymond de La Sauvetat (1125-1152), son successeur Jean (1152-1166) et, au XIII^e s., par Sancho de Aragón (1266-1275) et Gonzalo Pétrez / García Gudiel (1280-1299). Ce parrainage était exercé en accordant aux traducteurs des emplois dans l'administration de l'archevêché : Dominicus Gundissalinus était archidiacre de Cuéllar, dépendant de la cathédrale de Tolède, tandis que Gérard de Cremona, Marc de Tolède, Michel Scott et Hermann l'Allemand étaient canons de la cathédrale. Le dernier finit sa carrière en devenant évêque d'Astorga (1266-1272).

Dans la deuxième moitié du XIII^e s., le parrainage exercé par l'Église a eu le soutien du parrainage royal, avec la figure d'Alphonse X de Castille (1252-1284) qui a montré, depuis sa jeunesse et avant de monter sur le trône, un grand intérêt pour retrouver des manuscrits arabes à Tolède (illustré ici par un passage du prologue du *Lapidario*) et de les faire traduire par une équipe de traducteurs, dans lequel des savants juifs avaient un rôle principal. Dans le domaine scientifique, le résultat principal a été la compilation du *Libro del saber de astrología*, dans lequel l'on trouve toute une série de textes traduits de l'arabe en castillan, ainsi que des œuvres originales basées sur des sources arabes. Alphonse X est le premier à

avoir utilisé la langue vulgaire comme véhicule de la science, quoique certains de ses ouvrages aient fait l'objet d'une retraduction en latin (p. 173-176). Au XIV^e s., Pierre IV d'Aragon (1336-1387) a voulu imiter le modèle culturel alphonsin avec beaucoup moins de succès (p. 170-71).

Malgré cet intérêt de l'Église pour la science et la culture arabe, il y avait, sans doute, des secteurs qui s'opposaient à ce genre de contacts. L'origine se situe au IX^e s. où nous trouvons la figure d'Alvarus Paulus de Cordoue (m. c. 860), défenseur acharné de la culture latine, qui, dans son *Indiculus luminosus*, se plaint de l'intérêt des jeunes chrétiens mozarabes pour la culture arabe et de leur abandon des lettres latines (p. 15-16). Cette attitude n'était pas prédominante, mais elle est, peut-être, l'origine des légendes autour de Tolède comme ville dans laquelle, en plus de la science et de la philosophie, la magie et la nécromancie étaient pratiquées (p. 153 et 166-168). Cependant, quand à la fin du XV^e s. il a été conclu que le processus de traduction avait assimilé toutes les sources arabes abordables, le rejet de la science arabe a culminé avec le brûlage sélectif (1499-1500), par ordre du cardinal Cisneros, de tous les manuscrits arabes (les textes médicaux ont été exclus) que l'on a trouvés à Grenade (p. 177-180).

Le chap. 5 du livre de J. Martínez Gázquez est consacré à l'étude des textes qui soulignent l'importance de Tolède comme ville du savoir et de la science (p. 153-171). Évidemment, cette ville a été un grand centre de recherche scientifique au XI^e s. et elle contenait, sans doute, des grandes bibliothèques qui ont été à la portée des conquérants chrétiens après la chute de la ville en 1085. D'autre part, des communautés mozarabes et juives y habitaient et leur connaissance de l'arabe leur a permis de faciliter la tâche des traducteurs. L'existence de savants musulmans était rare dans la ville chrétienne, puisque la plupart d'entre eux avaient émigré vers le sud au moment de la conquête castillane. Un cas exceptionnel est évoqué ici par J. Martínez Gázquez (p. 157-8) avec la figure d'un médecin musulman appelé *Alcoati Salomonis filius*, dont l'ouvrage ophtalmologique a été commencé à Tolède en 1159, pendant le règne d'Alphonse VIII (1158-1214), et puis fini à Séville. Ce rôle prestigieux de Tolède comme grand centre de la culture arabe a duré longtemps et cela est évoqué par l'a. de ce livre avec un texte du *Quichotte* (p. 180-182) dans lequel Cervantes prétend avoir découvert « l'original arabe » de son roman dans le quartier Alcaná de Tolède. Évidemment, il ne pouvait pas le trouver ailleurs.

Julio SAMSÓ.